

P O L A R

HERVÉ
CLAUDE



Toxic Star

 **l'aube**
NOIRE

TOXIC STAR

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

© Éditions de l'Aube, 2018
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-2620-1

Hervé Claude

Toxic Star

roman

éditions de l'aube

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

CRYSTAL CITY, 2016 (édition de poche J'ai lu, 2018).

Chez d'autres éditeurs

Romans :

CONDUITE À GAUCHE, Ramsay, 1984 ; Le livre de poche

L'ENFANT À L'OREILLE CASSÉE, Ramsay, 1986 ; J'ai lu

LE DÉSESPOIR DES SINGES, Flammarion, 1989 ; J'ai lu

LE JEU DE LA RUE DU LOUP, Flammarion, 1992

LES AMNÉSIIQUES, Flammarion, 1995

UNE IMAGE IRRÉPROCHABLE, Ramsay, 1998

PIQUE-NIQUE À MARÉE BASSE, Ramsay, 2000

RICHEs, CRUELS ET FARDÉS, Série noire, Gallimard, 2002 ;

Folio Policier

REQUINS ET COQUINS, Série noire, Gallimard, 2003

MORT D'UNE DRAG QUEEN, Actes Sud, 2007 ; Babel noir

NICKEL CHROME, Actes Sud, 2009 ; Babel noir

MORT D'UN POPY VOYAGEUR, Le Poulpe, éd. Baleine, 2010

LES OURS S'EMBRASSENT POUR MOURIR, Actes Sud, 2010 ;

Babel noir

LES MÂCHOIRES DU SERPENT, Actes Sud, 2012

Nouvelles :

LE JOURNALISTE, LE HASARD ET LA GUENON, Seuil, 1996

COCU DE SAC, Suite Noire, éd. La Branche, 2008

LA VOLUPTÉ DU BILLABONG (dessins de Loustal), Les petits polars, *Le Monde*, 2014

*À Ian Stanica
et à Matei Negreanu, évidemment.*

« Attristé par le mal du pays, je laisse voguer ma pensée
Propices au rêve doux
Les longues nuits me plongent dans un sommeil profond. »

Fan ZHONGYAN (989-1052)

Prologue

*L*e plus sinistre, c'est qu'il en éprouve un soulagement fugace. Une joie même. Un mot pourtant banni de son vocabulaire intérieur depuis des semaines qu'il s'est perdu et qu'il est prisonnier de la plaine de Nullarbor. Et pourtant, lorsqu'il aperçoit de nouveau la voiture, celle qu'il a abandonnée la veille dans une dernière tentative désespérée, il ressent ce soulagement, cette joie. Et cet effroi ultime. La phase finale du chemin vers la mort, vers sa propre mort : l'acceptation.

Il a connu toutes les phases de ce terrible chemin : la surprise d'abord, puis la colère. Ensuite la dépression et le marchandage. Cette fois il est arrivé à la cinquième étape, la dernière. Il accepte, il sait.

Il sait bien que l'hélicoptère ne reviendra plus. Il sait bien que plus personne ne le trouvera dans ce désert inhumain. Jamais. Si inhumain que même les Aborigènes ne s'y aventurent pas. Il n'y a ni eau, ni nourriture, ni kangourou. Rien que l'ogre Gamba qui grogne et chasse la nuit les hommes pour enlever leurs femmes et leurs filles et les attirer dans ses caves souterraines. Nullarbor, c'est le lieu le plus vide du monde. On l'appelle ainsi parce qu'il n'y pousse aucun arbre, seulement ces inutiles chénopodes qui le grignotent indéfiniment. Mais ce qui le distingue de tous les autres déserts,

c'est sa platitude. Si plat qu'on a pu y construire la ligne de chemin de fer la plus droite et la plus longue du monde, plus de cinq cents kilomètres. La plaine de Nullarbor est un grand vide, seulement traversé par une voie ferrée et une route le long de la côte.

C'est l'idée de la voie de chemin de fer qui l'a taraudé pendant dix jours. Dans un premier temps il s'est dit que quelqu'un allait bien finir par le trouver, qu'on devait le chercher. Mais il a beau se creuser la tête, il ne voit pas qui aurait pu déclencher les recherches. Ceux dont il est le plus proche doivent tous souhaiter qu'il soit déjà mort. Alors il s'est souvenu que le train passait à moins d'une cinquantaine de kilomètres au sud. Pas question d'aller vers le nord car, dans cette direction, il n'y a que d'autres déserts aussi inhospitaliers, sinon plus, même si leurs anfractuosités, leurs lacs asséchés et leurs sables rouges leur donnent des beautés que Nullarbor n'a même pas, avec sa monotonie infinie et plate. Il ne peut tenter quelque chose que vers le sud, vers les rails, à deux ou trois jours de marche.

L'idée le turlupine depuis un moment, depuis tous ces jours passés à côté du 4x4 désormais inutile, à l'abri de la cabine du véhicule qui le protège encore des pluies du printemps austral. Il attend un avion qui le survolerait, qu'il pourrait alerter et qui déclencherait les secours. Rien de tout cela n'arrive. Dans le ciel il n'aperçoit que quelques oiseaux ricaneurs et une ou deux traces blanches de jets transcontinentaux, les rares jours où le soleil d'octobre daigne paraître. Alors, il rassemble deux boîtes de conserves et une gourde d'eau. Il espère trouver à boire dans des creux de roche, ce qui est le cas mais ne lui est d'aucun secours.

Il a présumé de ses forces. Amaigri, à peine nourri depuis des semaines, il avance à une lenteur d'escargot en évitant les innombrables trous qui compliquent encore davantage sa quête utopique. C'est le printemps, et les dépressions qui se succèdent ne lui permettent pas d'utiliser le soleil pour se diriger dans la bonne

direction. Les instruments de la voiture sont inutilisables depuis longtemps. La batterie, faute de carburant, a fini par s'épuiser et il n'a même plus le secours de capter miraculeusement une station de radio. Il n'a pas de boussole non plus. Un dernier sursaut d'énergie l'a pourtant poussé hors de l'abri de la voiture dont il ne veut pas pour cercueil.

Et il est parti, jetant ses dernières forces dans une ultime tentative. D'ailleurs il n'a presque plus rien à manger, plus aucune réserve. Et s'il a encore la moindre volonté, la moindre détermination, il doit s'en servir pour cette manœuvre de la dernière chance.

Dès les premières heures, flageolant sur ses jambes, n'avançant que par la force du raisonnement – un raisonnement qui, bien sûr, se révèle erroné – et errant dans cet espace infini où le sommet de sa tête est toujours le point le plus haut de l'horizon, il passe par toutes les phases, tous les sentiments ressentis par un homme confronté à l'ombre de sa mort. D'abord l'étonnement d'être ainsi perdu dans cette plaine inhospitalière. Ensuite la colère de s'être laissé piéger. Puis la dépression, la déprime lorsqu'une autre dépression – atmosphérique celle-ci – s'est abattue sur le Nullarbor. Il n'a même pas plu mais le vent s'est mis à souffler si fort au moment de la tombée de la nuit qu'il a dû s'accrocher à l'unique roche qui dépassait pour rester en vie. Il s'est endormi quelques heures dans la bourrasque.

Le lendemain il ne reconnaît rien. Autour de lui, la végétation verdâtre, l'océan immuable de la plaine, le gris du ciel, la platitude intolérable du terrain qui l'entoure, tout est pareil mais rien n'est comme avant. Il ne sait plus vers où se diriger. Enfin le soleil apparaît quelques instants et il réfléchit avant de se relancer de nouveau à l'aventure. Le sud! Le sud! Une dernière tentative encore, c'est possible. Le marchandage.

Il reprend son errance. À tâtons. Comme un fantôme, comme si ses pieds ne touchaient plus terre, cette terre qui va l'engloutir, cette terre qui sera sa douleur et sa tombe.

Le vent s'est levé, encore plus fort. Poussant les nuages qui défilent à grande vitesse et cachant le soleil. Il se couche sur le sol et il creuse avec ses mains des trous pour y accrocher les doigts et se retenir à la terre. Il reste comme cela plus d'une heure parce que tout tourne, les nuages s'enfuient, le sol bouge sous ses pieds et il ne peut plus rester debout, le vent l'emporte, la tempête l'emène en enfer. Ce n'est qu'un mirage, il s'en aperçoit dans un dernier sursaut. Un immense vertige dû au mouvement accéléré des nuages. Une dernière illusion.

Il se relève encore une fois et au bout d'une heure de marche à la vitesse d'un vieillard, il aperçoit la voiture. Son 4x4. Il a donc tourné en rond et décrit un immense cercle qui l'a ramené à son point de départ. Pourtant, il en éprouve du soulagement.

L'acceptation. La dernière phase de l'homme confronté à sa propre mort.

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

DIX-HUIT MOIS PLUS TARD

Alain regarda une nouvelle fois ses instruments. Tout était conforme, il était sur le chemin qu'ils avaient décidé de suivre. Pourtant il ne pouvait s'empêcher d'être inquiet, tant la monotonie de la plaine de Nullarbor, qui défilait sous les ailes du petit RV7, ne lui permettait aucun repère.

Ils avaient encore une bonne heure et demie pour arriver à Ceduna. Alain avait avalé une nouvelle vitamine C pour être sûr de ne pas s'endormir. Il se disait que la pastille aiderait aussi à alléger son haleine. Il avait toujours ces horribles renvois à cause de la brandade de morue qu'il avait mangée à l'aéroport de Kalgoorlie avant de s'envoler. Dans leur dos, le soleil commençait à décliner vers l'ouest et même si les turbulences dues à la chaleur entraînaient l'appareil dans des embardées soudaines, il était sûr de se diriger dans la bonne direction. Mais... il n'avait pas ressenti une telle insécurité en vol depuis longtemps. L'inconnu, l'immensité, la platitude, l'absence du moindre accident de terrain. C'est à ce moment-là qu'il le vit.

« Regarde, c'est incroyable... Là!

— Où ça? Quoi? Qu'est-ce que tu racontes?

— Si, si! Regarde à neuf heures, je vais virer pour te montrer... »

Le cri de surprise d'Alain avait réveillé Patricia en sursaut. La chaleur, le ronronnement du moteur et plus sûrement encore l'uniformité de ce paysage absurde l'avaient fait s'assoupir, serrée contre son pilote préféré. Peut-être aussi que la fragrance d'ail qui avait envahi l'habitacle depuis le décollage et qu'elle tentait d'oublier en se cachant le nez derrière une écharpe de soie parme avait été un bon somnifère. Pour l'instant, elle ne voyait rien, rien du tout, à part le tapis de chénopodes qui passait du vert au bleu selon qu'on regardait vers l'est ou vers l'ouest. Alain avait commencé à manœuvrer pour décrire un demi-cercle en perdant un peu d'altitude.

« Regarde maintenant, sous l'aile de ton côté, je suis sûr que tu vas l'apercevoir.

— Non, non, je ne vois rien... Ah si! La tache, là...

— Oui, c'est ça. Tu crois vraiment que c'est...? »

L'avion continuait de virer doucement dans le ciel sans nuage. S'il y en avait eu, si le temps n'avait pas été aussi anti-cyclonique, ils ne l'auraient pas aperçu. Mais si la météo n'avait pas été parfaite, ils n'auraient pas décollé ce matin. Depuis des mois, ils avaient envie d'aller voir de plus près cette plaine de Nullarbor, l'un des derniers trous noirs de notre planète. Ce n'est pas un hasard si le lieu avait été choisi au siècle dernier par les Britanniques pour y effectuer des essais atomiques à l'abri des regards indiscrets. Alain et Patricia avaient quitté Kalgoorlie avec un pincement au cœur. Traverser le Nullarbor, c'était un peu, dans leur esprit, comme sauter à l'élastique dans le vide.

En partant de Kalgoorlie, la ville des chercheurs d'or, ils avaient d'abord survolé un désert convenu, celui de la terre rouge et des pierrailles. Les immenses fermes s'étaient faites

de plus en plus rares. Tout juste s'ils en avaient aperçu une ou deux et quelques animaux, si petits qu'ils se confondaient avec les roches sombres. Ensuite, ils étaient passés au-dessus d'une sorte de cap, un amoncellement de cailloux noirs terminé par une grande falaise, dernière frontière avant le grand vide. Un jour ce mur avait été une vraie falaise sur la mer quand, des millions d'années auparavant, le Nullarbor était le lit du Grand Océan du Sud.

Alain avait décidé de suivre la ligne de chemin de fer, l'interminable cordon rectiligne qui coupe la plaine en deux aussi sûrement qu'une bissectrice coupe un angle droit. Et il avait stabilisé l'avion à mille mètres d'altitude. Mieux qu'en roulant en 4x4 sur des pistes illimitées, c'est en survolant le pays qu'on mesure sa dimension extravagante. Les constructions humaines disparaissent très vite. Les arbres aussi, pour laisser place à une végétation anémiée d'abord faite de groseilliers, d'arbres à thé puis toujours de ce spinifex, cet arbuste dur comme du fil de fer barbelé. Après, en Australie, ce sont des milliers de kilomètres de vide. Nullarbor, c'est encore autre chose : une platitude infinie tapissée seulement de ces plantes verdâtres qui lui donnent ce caractère fastidieux et mortel.

De l'altitude où ils se trouvaient, ils ne pouvaient distinguer aucune silhouette hormis, sur la ligne de chemin de fer, les petites gares qui semblaient vides et abandonnées dans la chaleur roborative. Alain avait alors décidé de remonter vers le nord et de descendre à cinq cents mètres pour tenter d'apercevoir quelque chose sur l'immensité plate. Peine perdue, il n'y avait rien à voir. L'horizon d'un côté, de l'autre, tout autour. Au-dessous, rien de rien à l'infini. Jusqu'à ce que :

« Mais oui, je crois bien que c'est un 4x4 !

— Non, on rêve ! C'est aberrant.

— C'est une voiture tout terrain et elle n'a pas l'air en bon état.

— Ici ! Mais c'est impossible, il n'y a aucune piste...

— La porte avant est ouverte, tu as vu ?

— Il doit bien y avoir quelqu'un avec cette foutue voiture. Elle n'est pas arrivée là toute seule, déclara Alain, plein de bon sens.

— Regarde cette tache brune sous la végétation, quelqu'un a peut-être besoin de secours... »

Ils tournèrent encore une dizaine de fois au-dessus de l'auto. Ils ne virent rien d'autre, même en scrutant attentivement les alentours. Aucun autre véhicule, aucune trace d'un campement quelconque, hormis peut-être quelques branches brûlées un peu à l'écart, déjà partiellement enfouies sous la végétation.

« On ne peut pas continuer à tourner comme ça...

— On pourrait peut-être atterrir, pour voir ?

— Atterrir ? Tu plaisantes. Où ? Comment ? »

En disant cela, Alain eut un pincement au cœur. Ils étaient vraiment *in the middle of nowhere*, au milieu de nulle part. C'était exactement comme s'ils survolaient la mer. Il fallait en atteindre le bord avant d'espérer se poser. Et si le moteur se mettait à crachoter...

Il remit le cap au sud-est en laissant Patricia à ses interrogations. Le mieux était de retrouver, sans faire de détour, le chemin de fer, la ligne d'acier qui coupe la plaine en deux. Pendant de longues minutes, ils ne dirent plus un mot, perdus dans leurs pensées et fascinés par la vision hypnotique du tapis verdâtre et d'autant plus uniforme qu'Alain avait fait reprendre de l'altitude au petit monomoteur. Il n'ouvrit la bouche que lorsque la voie ferrée fut enfin sous les ailes du RV7.

« J'ai noté la position précise du 4x4.

— Tu es sûr que c'était un 4x4 ?

— Un véhicule tout-terrain, en tout cas.

— Non, je veux dire, tu es sûr qu'on a bien vu une voiture ?

— Qu'est-ce que tu veux que ce soit d'autre ?

— Tu ne penses pas qu'on a peut-être rêvé...

— Écoute, on a bien vu la même chose tous les deux !

— C'est impossible qu'une voiture soit arrivée jusque-là.

On a peut-être cru la voir... Tous les gens qui ont traversé le Nullarbor disent qu'ils ont été victimes d'hallucinations. Des gens parfaitement sains se couchent soudain par terre et s'accrochent au sol parce qu'ils croient que la plaine bouge sous leurs pieds.

— Je sais... J'ai lu les mêmes choses que toi mais je vais quand même signaler cela à l'aéroport. »

Ce qu'il fit en arrivant après une petite heure de vol qui leur parut triple tant la tension et l'incertitude étaient montées dans l'habitacle de l'avion à force de ne rien distinguer d'autre que ce plateau incertain, coupé en deux par un train fantôme dont ils n'aperçurent même pas la queue d'un wagon. Ils ne retrouvèrent du courage qu'en arrivant vers Ceduna.

Et Alain faillit bien regretter le signalement qu'il fit de leur découverte devant le scepticisme de ses interlocuteurs. Vous êtes sûrs ? Vous avez peut-être été victime d'une illusion d'optique. De quelle couleur était la voiture ? Blanche ? Mais madame dit qu'elle était beige... Blanc passé alors ? Vous savez que vous devez rester ici jusqu'à ce que l'hélicoptère revienne et nous dise qu'il a bien trouvé quelque chose. Vous êtes sûrs de la position relevée ? Montrez-nous comment et avec quoi vous l'avez prise. Nous ne sommes pas pressés. Une voiture dans le désert ? Dans ce désert ? À cet endroit-là ? Loin de

toute piste ? Non, les pistes répertoriées sont plus loin. Oui j'en suis sûr. Et si l'hélico ne trouve rien, vous savez que ça va vous coûter cher...

Le lendemain, ils surent très vite qu'Alain avait donné une position exacte. Et qu'ils avaient bien repéré quelque chose de très étrange.

Chapitre 2

MATHEW CONSTANT RETROUVÉ. Les lettres du titre mangeaient la moitié de la Une du *West Tribune* ce matin-là. Le journal ne pouvait pas faire moins tant l'événement secouait toute la population de Perth et de ses environs. Il n'avait pas le choix non plus puisque depuis la veille au soir, toutes les télévisions avaient interrompu leurs programmes pour annoncer la découverte du corps d'une des icônes de l'État, et même de l'Australie tout entière, pas moins secouée que les habitants de l'ouest du pays. Le *West Tribune*, le quotidien de Perth, y consacrait ses quatre premières pages. Et en Une, un encadré, en forme d'édito.

« Mathew Constant était un héros de Perth. Un exceptionnel champion de footy, ce sport qui aujourd'hui passionne les foules dans cette partie du monde. Son histoire, jalonnée de triomphes et de drames, balisée de coups d'éclat, de coups du sort et de coups à main nue, a été l'un des feuilletons les plus nourris de la presse depuis près de vingt ans. Tant et si bien que tous les habitants de notre Australie occidentale ont forcément une opinion sur cette idole déçue. Un sentiment

qui ne peut être mitigé. On détestait l'adorer ou on adorait le détester. La seule chose qu'il ne suscitait pas, c'était l'indifférence.

Et puis aujourd'hui les hommes et les femmes de Perth s'aperçoivent soudain, avec un peu de gêne, que, depuis plus d'un an et demi, ils ont complètement oublié le champion qu'ils avaient porté aux nues et qui avait alimenté toutes leurs conversations pendant de longues années. Pas seulement les conversations de bistrot, propres à porter au pinacle ou à enterrer sans jugement le sportif le plus enthousiasmant et le plus dérangeant. Toutes les conversations. Dans les cours d'école, dans les réunions de copines, au beau milieu des conseils d'administration ou même à la fin des causeries dans les groupes d'alcooliques anonymes ou les confréries religieuses.

Ce matin, Perth mais aussi l'Australie tout entière, en lisant les journaux, a retrouvé son héros perdu et abandonné. Mais dans quel état... Peut-être que cela doit nous interroger sur notre vie, sur notre manière de vivre en communauté. Et finalement sur nous-mêmes... »

L'article, un peu sentencieux, était signé Anthony Argos, l'un des meilleurs journalistes du quotidien.

En réalité, l'annonce du procureur, tard la veille au soir, était l'aboutissement spectaculaire d'un feuilleton qui tenait déjà en haleine tout le pays depuis six semaines. Depuis qu'Alain, aux commandes de son RV7, avait aperçu une tache blanchâtre dans la broussaille de la grande plaine de Nullarbor.

Aujourd'hui, traverser la grande plaine mythique n'est plus une aventure. Le faire en train est du dernier chic, avec wagon-lit et champagne. En camping-car, parcourir la route parallèle aux rails, tout près de la côte aux falaises abruptes,

est devenu un must pour les *backpackers* en fin d'études universitaires ou les retraités. Mais personne ne se risque jamais à s'écarter de ces deux chemins rectilignes. Hormis quelques avions de tourisme... Comme le monomoteur d'Alain et Patricia.

L'hélicoptère n'avait décollé que le lendemain matin. Sans discuter, vaguement méfiant. Arrivé à la position indiquée, il dut se rendre à l'évidence, Alain avait été d'une précision méticuleuse en faisant son relevé. L'appareil avait atterri un peu à l'écart du 4x4 abandonné dont les plaques d'immatriculation avaient été ôtées et dont la porte était encore ouverte. Ceux qui étaient à bord de l'hélico, le pilote et des paramédicaux, surent tout de suite qu'ils ne serviraient à rien. Ils ne purent que fouiller le plus possible les alentours en prenant des photos. C'est un peu à l'écart du véhicule qu'ils firent finalement une macabre découverte.

Le journal, en pages intérieures, rappelait tous ces détails. Il racontait que sous un bouquet de mulgas qui avait servi d'abri de la dernière chance, ceux de l'hélico avaient vu des ossements humains, recouverts de lambeaux de vêtements décolorés par la pluie, le soleil et le vent. Si décolorés qu'ils avaient finis par se confondre avec la végétation. Avant d'atterrir, même à très basse altitude, ils ne les avaient pas remarqués. Ils avaient tenté de trouver d'autres indices pour identifier le corps mais ils ne virent aucun papier, aucune carte, aucun portefeuille ni téléphone portable. Rien. Comme si le moribond avait été dépouillé de tout ce qui pouvait le faire reconnaître avant de venir mourir là.

Les jours suivants, le feuilleton avait démarré dans tous les médias.

L'INCONNU DU DÉSERT DE NULLARBOR. LE MYSTÈRE ABSOLU. Qui a conduit le 4x4 au milieu de nulle part?

Pourquoi toutes les traces ont-elles été effacées? À qui appartiennent ces ossements? Autant de titres, autant d'interrogations, d'hypothèses et de questions sans réponses. Les journalistes faisaient avec ce qu'ils avaient, c'est-à-dire très peu.

À la rédaction du *West Tribune*, tous ne réagissaient pas de la même manière, même si la plupart étaient passionnés par le mystère. C'est Anthony Argos qui prenait l'affaire le plus à cœur, comme s'il pressentait qu'il y avait là une sorte de parabole du mode de vie australien. Avec ses excès, l'alcool, la drogue. Ses passions, le sport, l'aventure. Et ses drames.

Pendant ces semaines d'incertitude, le travail des enquêteurs continuait. Il n'était pas facilité par le temps que le cadavre avait passé en plein air. Dix-huit mois tout de même, selon les légistes! Ni par l'absence de signes distinctifs sur les vêtements de l'homme – il s'agissait bien d'un homme, ils l'avaient su très vite –, ni sur ses rares effets dispersés quelques mètres autour du camp improvisé. Ni par la voiture sans immatriculation.

Quelques semaines après la découverte d'Alain et Patricia, le mystère restait entier. Les deux aviateurs souhaitaient seulement que les reporters cessent de faire le guet devant leur maison, comme si c'étaient eux qui avaient égaré l'inconnu dans les platitudes infinies du désert ou comme s'ils cachaient quelque chose derrière les lunettes noires et les chapeaux informes qu'ils étaient obligés de porter pour éviter d'être abordés par n'importe qui au supermarché. Anthony Argos, qui avait obtenu de superviser l'enquête au *West Tribune*, les avait harcelés au téléphone. Malgré son insistance – il avait même sonné plusieurs fois à leur porte – et malgré sa réputation, ils avaient décliné.

Dans un premier temps, les analyses d'ADN n'avaient rien livré. ADN inconnu. Rien dans les banques de données des

délinquants, sexuels ou non. Un travail de fourmi. Éplucher toutes les listes de disparus. Mais il y en avait beaucoup, il y a toujours beaucoup de disparitions dans ce Far-West où on vient travailler dans les mines pour gagner le jackpot en un temps record, où l'argent monte souvent à la tête et où l'on s'enfuit après avoir tout perdu au jeu, avec la drogue ou dans les bordels. Les vêtements ne délivraient aucun indice. La voiture avait été volée à Espérance dix-huit mois auparavant, ce qui permettait de confirmer la date approximative du décès. Mais le cadavre ? Il était fort récalcitrant.

Assez vite, quelques journalistes malins pensèrent à l'ancien champion star du footy, Mathew Constant, qui n'avait plus donné de ses nouvelles depuis cette date. Le feuilleton redémarrait sans aucune preuve et cela permettait aux tabloïds de retracer son court chemin tapissé de roses et d'épines. Pain bénit pour la presse people. Moins pour les grands médias dont les fidèles n'aimaient pas trop qu'on ravive des souvenirs douloureux.

Les pistes des autres disparus, plus ou moins célèbres, plus ou moins répertoriés, se fermaient vite les unes après les autres. L'ADN, ou le miracle de la science moderne et des séries télé. Et le cauchemar de ceux qui se cachent et qui n'arrivent plus à s'évanouir dans la nature en toute impunité. Tous ces disparus avaient toujours un frère, un fils, une mère, prêts à donner quelques gouttes de leur sang pour certifier une identité, pour confirmer une filiation. Rien ne correspondait pour l'homme dont les os avaient été découverts dans le Nullarbor. Constant n'avait aucun proche qui aurait pu remplir cette douloureuse B.A. L'homme qui avait découragé l'Australie entière par ses frasques après en avoir été l'idole flamboyante, n'avait laissé aucune trace de sang, ou de sperme. Pas de descendance connue. On fit le tour de ses maîtresses cachées et de ses